

Mon premier cours d'histoire

Louise Simard

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, L. (2007). Mon premier cours d'histoire. *Lettres québécoises*, (126), 5–5.

Mon premier cours d'histoire

— Elles arrivent ! Dépêche-toi !

Chaque fois que mon cousin m'interpellait de la sorte, une fébrilité joyeuse s'emparait de moi. Je prenais alors la main de Jacquot et l'entraînais vers la petite pièce qui donnait sur la cuisine.

— Fais attention ! murmurait-il, m'invitant à plus de subtilité. Tu vas nous faire prendre...

Nous avions à peine l'âge de raison, mais mon cousin, de deux ans mon aîné, connaissait la vie beaucoup mieux que moi. En outre, il savait déjà garder son calme, un art que je ne maîtrisais pas encore.

Ainsi, avec des gestes mesurés, il se servait de l'almanach et de quelques coussins pour maintenir la porte entrouverte. Je m'installais ensuite par terre, le plus confortablement possible. J'occupais la place de choix, puisque j'étais la plus petite. Mon complice, lui, s'assoyait tout juste derrière moi.

Et le spectacle pouvait commencer.

La plupart du temps, c'était l'hiver. Le poêle à bois chauffait à plein régime et une chaleur réconfortante régnait dans la maison de mon arrière-grand-mère, où j'ai passé une bonne partie de mon enfance. Dehors, la neige abondante obstruait les fenêtres, et le jour se frayait difficilement un chemin jusqu'à nous.

Parfois, c'était aussi l'automne, et nous sentions presque physiquement la brunante nous envelopper. La lumière tamisée conférait alors à la scène une dimension particulière, et nous imaginions aisément les sorcières du pont couvert, tout près, se préparant à leur ronde nocturne.

Étrangement, je ne me souviens guère des printemps et des étés. Peut-être étaient-ils trop courts pour pouvoir semer des souvenirs durables.

Par contre, je me souviens très bien des odeurs de thé et de galettes à la mélasse, tout juste sorties du four. Les murs de la cuisine étaient imprégnés de ces parfums, qui se mariaient aux odeurs de crêpes et de sirop d'érable du petit-déjeuner.

Toujours impatiente, je demandais à mon cousin :

— Tu crois que M^{me} Tsé-Tsé sera là ?

Sans répondre, il m'enjoignait de me taire, en mettant un doigt sur sa bouche. Les invitées venaient de franchir le seuil.

Les jours de chance, elles étaient là toutes les cinq, et mon arrière-grand-mère les recevait avec son allant habituel, les débarrassant de leurs manteaux, leur offrant à boire et à manger, complimentant les unes et les autres.

Jacquot et moi assistions à ce préambule avec l'excitation du mélomane qui regarde les musiciens accorder leurs instruments avant le concert.



LOUISE SIMARD

L'attente en valait la peine, car, sitôt les invitées bien installées autour de la table, l'explosion espérée se produisait à tout coup. Explosion de mots, d'anecdotes, de rires, de oh ! et de ah !, tantôt offusqués, tantôt moqueurs. Une fois lancée, la parole se déversait en un formidable torrent dans lequel mon cousin et moi plongeions sans retenue, souvent à bout de souffle, mais sans cesse émerveillés, fascinés, comblés.

Ces septuagénaires discouaient avec une faconde et une jeunesse réjouissantes. La famille, le village, la province étaient passés au crible. Pour les enfants que nous étions, la vie se déroulait alors dans les gestes et les mots de ces conteuses hors pair, qui ignoraient la censure. Ne se sachant pas épiées, elles abordaient en effet tous les sujets.

Elles parlaient de politique, de hockey, d'automobile.

Échangeaient des recettes.

Calomniaient ou médisaient sans vergogne.

Se rappelaient les fêtes d'autrefois, leurs parents et amis décédés, leurs amours, heureuses ou malheureuses.

Évoquaient les traditions qui se perdaient.

Se confiaient rêves et chagrins.

Étaient leurs petits et gros malaises sans aucune pudeur.

En tant que matriarche, Élyse, mon arrière-grand-mère, n'hésitait pas à remettre une invitée à sa place. Maîtresse de cérémonie incontestée, elle arbitrait les différends et veillait à sauvegarder l'harmonie. Son autorité m'impressionnait.

Toujours assise près d'elle, sa sœur Lucie était la bonté même. Elle s'amenait toujours avec un cadeau pour chacune et n'élevait jamais la voix, ce dont M^{me} Tsé-Tsé ou M^{me} La-La (ainsi surnommées à cause de tics de langage) ne se privaient guère. De toute façon, je n'ai jamais pu écouter jusqu'à la fin les propos de cette dernière. Elle ne prononçait pas ses « r », et, chaque fois qu'elle prenait la parole, Jacquot et moi devions prudemment nous reculer pour rire tout notre soûl. Nous reprenions cependant très vite nos places lorsque s'élevait la voix mielleuse de la belle Géraldine. Le plus souvent vêtue de rouge et maquillée comme une actrice d'Hollywood, celle-ci savait créer l'événement. Libre, « dévergondée », elle parcourait la planète en collectionnant les amants. Elle était celle par qui le scandale arrive, mais toutes suivaient ses aventures avec envie.

Sans le savoir, ces aïeules qui démontaient leur monde et tricotaient leur vie sous mes yeux, enroulant savamment hier et aujourd'hui, ont été mes premiers personnages et mon plus beau cours d'histoire. Grâce à elles, le passé n'a jamais été pour moi une liste de dates ou de faits d'armes. Non, il ressemble plutôt à des visages ridés et rieurs. Il se blottit dans les poitrines généreuses de ces vieilles femmes aimantes et merveilleusement vivantes. Élyse et ses invitées m'ont enseigné que le passé a toujours un prénom, et que, si l'on tend bien l'oreille, on finit par entendre des battements de cœur derrière les documents.